théâtre garonne
scène européenne

Platonov © Jean-Louis Fernandez

25 › 28 février 2015

DOSSIER DE PRESSE

THÉÂTRE — **CRÉATION**

mer.25, jeu.26, ven.27, sam.28 à 19:30 •
durée 3h30 avec entracte •

Platonov

Anton Tchekhov

Collectif Les Possédés

contact presse

Bénédicte Namont / 05 62 48 56 52
b.namont@theatregaronne.com

contact développement des publics

Cécile Baranger
05 62 48 56 59 / cecile@theatregaronne.com
Marie Brieulé
05 62 48 56 57 / marie@theatregaronne.com
Ellen Ginisty
05 62 48 56 81 / ellen@theatregaronne.com

› avec le soutien de l'ONDA (Office national de diffusion artistique

onda

25..28 février 2015 0 *théâtre*

mer 25, jeu 26 à 20h, ven 27, sam 28 à 19h30
durée 3h30 avec entracte
tarifs de 11 € à 26 €

PLATONOV

Anton Tchekhov – Collectif Les Possédés

création collective sous la direction de Rodolphe Dana

Il y a dix ans, *Oncle Vania* révélait les Possédés. Aujourd'hui, le collectif au complet, rejoint par l'actrice Emmanuelle Devos, revient à Tchekhov, « *comme dans sa maison d'enfance. Sans nostalgie, avec la même colère contre la résignation, le même grand amour pour se consoler de soi.* » dit Rodolphe Dana, le metteur en scène qui interprète le rôle-titre. Au Garonne, les Possédés ont présenté presque toutes leurs créations : *Oncle Vania*, *Le Pays lointain* et *Derniers remords avant l'oubli* (création création garonne/2007) de Jean-Luc Lagarce, *Merlin ou la terre dévastée* de Tankred Dorst, *Bullet Park* de John Cheever, *Loin d'eux* (création garonne/2009) et *Tout mon amour* (création garonne 2012) de Laurent Mauvignier.

« On est à la campagne, dans la propriété d'Anna Petrovna, une jeune veuve accablée de dettes. Il y a là des banquiers, des propriétaires fonciers sentimentaux, des pique-assiettes avec des pellicules sur leur veste, des jeunes femmes belles et déterminées, des retraités qui s'endorment à la moindre occasion et cassent des chaises à cause de leur obésité… Certains songent en bâillant à une vie meilleure. Ou bien regrettent le bon vieux temps, éternels nostalgiques, ardents défenseurs du "c'était mieux avant". D'autres plus pragmatiques, des hommes "nouveaux", voraces, ne pensent qu'à l'argent.
Au milieu de tout ça s'agite Platonov.
Platonov. Un homme promis à un brillant avenir d'intellectuel et qui a hérité d'un présent banal. Instituteur reclus à la campagne, il râle, rouspète, provoque, scandalise, transgresse, séduit, déçoit… Un être attirant, répugnant, immoral qui théâtralise le néant de la vie, qui joue avec les sentiments comme un enfant joue à cache-cache avec Dieu. Il est celui par qui le drame arrive, il en faut bien un. Et quand j'emploie le mot drame, je pense à l'amour et à la vérité. Platonov hurle : "J'aime tout le monde! Tout le monde! Et vous aussi je vous aime!… Les gens c'est ce que j'ai de plus cher…" On aimerait bien le croire… »
Rodolphe Dana

Il y a dans ce Platonov *une sorte de rage, d'envie de jouer, d'incarner la pièce au présent, qui emporte le morceau. Tout repose ici sur les acteurs, qui pour la plupart donnent une vraie couleur à leur personnage.* ***F. Darge, Le Monde, 14 janvier 2015***

Contact presse : Bénédicte Namont - b.namont@theatregaronne.com - 05 62 48 56 52
théâtre Garonne - 1, av du Château d'eau - 31300 Toulouse
Réservations en ligne, informations et dernières minutes sur www.theatregaronne.com
tél. billetterie : + 33 (0)5 62 48 54 77- administration : + 33 (0)5 62 48 56 56
fax : + 33 (0)5 62 48 56 50 - contact@theatregaronne.com

Platonov © Jean-Louis Fernandez

LES POSSÉDÉS

Platonov

d'Anton Tchekhov

Création collective dirigée par Rodolphe Dana
avec **Yves Arnault, Julien Chavrial, David Clavel, Rodolphe Dana, Emmanuelle Devos Françoise Gazio, Antoine Kahan, Katja Hunsinger, Emilie Lafarge, Nadir Legrand Christophe Paou, Marie-Hélène Roig**
Traduction **André Markowicz et Françoise Morvan**
Adaptation **Rodolphe Dana et Katja Hunsinger**
Scénographie **Katrijn Baeten et Saskia Louwaard**
Assistante à la mise en scène **Inès Cassigneul**
Lumières **Valérie Sigward**
Costumes **Sara Bartesaghi Gallo**
Administration **Claire Lise Bouchon et Typhaine Aussant**
Production et diffusion **Maud Rattaggi**
Création le 14 octobre 2014 au Théâtre de Nîmes

Platonov © Jean-Louis Fernandez

Un monde de désirs

“Pourquoi ?” (Dernières paroles de *Platonov*)

Que dire sur Tchekhov et sur *Platonov*? L’ambiance douce et féroce de la campagne, la mort des idéaux, les fêtes pleines d’alcool et de renouveau, l’embourgeoisement mesquin, les intellectuels vautrés dans des fauteuils club, l’appât du gain et des amours remplies d’espoir… Les thèmes sont connus. L’important est de savoir comment leur donner chair et voix. Comment mettre en scène le vide, l’échec flamboyant de la vie ? Et le désir ! Car il n’y a pas d’ennui chez Tchekhov mais du désir - désir d’aimer, de détruire, d’argent. Tchekhov écrit toutes les formes grandioses et ridicules du désir.

Je ne feindrai pas, comme Platonov, d’avoir des certitudes. A ce stade, je me contente de douter avec force et conviction. Car je revendique cette part obscure dans les pièces que nous désirons monter. Nous leur donnons vie aussi pour savoir ce qu’elles ont à nous dire. Heureusement, nous ne pouvons tout comprendre par anticipation, il nous faut le plateau et les répétitions. Mais je pressens qu’arrivé à ce stade de notre histoire, je dois monter cette pièce.

D’abord parce que j’aime les débuts, tout comme j’ai aimé le premier livre de Mauvignier, *Loin d’eux*, et tout comme j’admire *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Et *Platonov* est un début pour Tchekhov. Il y a cette générosité, ce chaos, cette maladresse joyeuse des débuts. Les thèmes évoqués nous parlent. Parce que les grandes œuvres ne vieillissent pas.

Il y a en parallèle l’histoire de la troupe. *Platonov* est une pièce pour la troupe. Dix ans après la création d’*Oncle Vania*, nous voulons revenir à Tchekhov, comme on revient dans sa maison d’enfance. Sans nostalgie, avec la même colère contre la résignation, le même grand amour pour se consoler de soi.

Il m’apparaît que *Platonov* est la pièce la plus désespérément romantique que nous aurons à jouer. Presque tous les personnages se raccrochent à l’amour comme des naufragés à un morceau de bois. Évidemment, cela n’empêche pas l’humour : chez les Russes il semble qu’on puisse se noyer en ayant un fou rire. Relire Dostoïevski m’a permis de mieux cerner les enjeux métaphysiques de cette pièce, écrite à une époque où Nietzsche découvre que Dieu est mort, et où l’homme “aristocrate” accablé par le libre arbitre s’aperçoit qu’il est seul responsable de son destin. La liberté effraie et, au lieu de pousser à l’action, elle incline à la paresse et à la mélancolie.

L’humanité est en plein désarroi intellectuel, religieux, moral et politique, tout comme nous aujourd’hui. «Tout est incertain et précaire» et seuls l’amour, l’amitié, et l’humour- noir souvent, mais humour quand même - permettent à cette société de survivre, au moins le temps d’un été. C’est à dessein que je dresse un tableau sombre de *Platonov*, comme dans les romans de Dostoïevski, où il pleut et fait toujours nuit, mais à la différence de son illustre collègue, les personnages de Tchekhov veulent accéder à la lumière et à la vie, quand les autres Stavroguine veulent continuer de s’enfoncer dans les ténèbres. Mais le point de départ est le même : c’est la nuit.

Platonov est la pièce qui parle le mieux de ce qu’est la vie. Flaubert rêvait d’un grand roman où il ne se passerait rien. Comment écrire sur ce rien qu’est la vie ? C’est ce que réussit ici magistralement Tchekhov.

Enfin il y a cette rencontre avec Emmanuelle Devos. Le projet était déjà arrêté au moment de notre rencontre. L’admiration que je portais à la comédienne est venue se renforcer au contact de sa profonde curiosité et de son humanité. Je l’ai rencontrée au cours d’un tournage. Nous avons parlé de théâtre. Elle est venue voir notre travail et y a été sensible. Je lui ai proposé de jouer dans *Platonov*, elle m’a dit oui. Pas tout de suite. Mais elle a dit oui. L’histoire peut maintenant commencer…

Rodolphe Dana, mai 2013

Etre sans père

Platonov – *C'est un souvenir pénible, mon cher Porfiri Sémionytch! Sa maladie, sa mort, les créanciers la vente du domaine... et ajoutez notre haine à tout ça... C'est affreux !.... Sa mort a été répugnante, inhumaine... Cet homme mourait comme seul un homme débauché jusqu'à la moelle, richard de son vivant, mendiant à sa mort, une cervelle éventée, un caractère épouvantable... J'ai eu le malheur d'assister à son décès... Il s'emportait, il lançait des injures, il pleurait, il riait aux éclats... Sa figure, ses poings se fermaient et cherchaient la face d'un laquais... De ses yeux coulait le champagne qu'il avait bu autrefois avec ses pique-assiette, à la sueur de ceux qui n'avaient que des haillons sur le dos et des épluchures à manger... L'idée m'est venue de lui parler de repentir... J'ai voulu commencer dans le genre dévot, je me souviens... Je lui ai rappelé ceux qu'il avait fait fouetter à mort, qu'il avait humiliés, celles qu'il avait violées, je lui ai rappelé la campagne de Sébastopol au cours de laquelle les autres patriotes russes et lui, ils ont pillé leur patrie sans vergogne... Je lui ai encore rappelé d'autres choses... Et lui, il me regardait avec un étonnement ! Il est resté étonné, il s'est mis à rire... Qu'est-ce que tu me racontes comme bêtises ? Parce que, lui, vous comprenez, il mourait avec la conscience d'avoir été un brave type! Être une canaille finie et, en même temps, ne pas vouloir en prendre conscience, c'est l'effrayante particularité de la fripouille russe!*

Platonov, Acte I, Scène 5

«Être sans père» c'est à la fois l'idée d'abandon (les pères narcissiques, lâches ou morts) et l'idée de rejet (les enfants refusent de s'identifier au modèle pré-établi). L'ambiguïté est intéressante. C'est aussi une façon de dire qu'aucun des personnages dans *Platonov* ne prend vraiment cette responsabilité de «diriger», d'assumer une figure «autoritaire», d'inventer un nouveau modèle, de redresser la situation, de «réparer les vivants». Tous se perdent. Absence d'icône, de modèle à imiter, de personne à admirer… et c'est le désengagement collectif ?

« Notre pays est un pays de Tsar. C'est dans nos gènes. On veut un Tsar. Ivan IV (En Europe, on l'appelle Ivan le Terrible), qui a plongé les villes russes dans un bain de sang, on l'évoque avec effroi et admiration. Comme Pierre le Grand, comme Staline. Mais Alexandre II, le libérateur, qui a aboli le servage, qui a donné la liberté à la Russie, il s'est fait assassiner... Un Vaclav Havel, ça peut marcher chez les tchèques, mais nous n'avons pas besoin d'un Sakharov. Ce qu'il nous faut, c'est un Tsar, un père ! Qu'on appelle ça un secrétaire général, ou un président, peu importe pour nous, c'est un Tsar...»

***La fin de l'homme rouge*, Svelatana Alexievitch**

Nihilisme et révolution

« Le nihilisme fut une réaction puissante et passionnée, non pas contre le despotisme politique, mais contre le despotisme moral, qui pèse sur la vie privée de l'individu » **Stepniak**.

Au moment où Tchekhov écrit *Platonov*, entre 1871 et 1881 (Les dates précises ne sont pas connues), le Tsar Alexandre II, craignant de nouvelles révoltes paysannes et prévenant d'éventuelles troubles civils, avait déjà entrepris de nombreuses réformes : abolition du servage, réforme judiciaire, réformes importantes dans l'enseignement, permettant notamment l'accès au savoir à tous les enfants sans distinction d'origine sociale ou de religion. Les universités sont désormais accessibles à tous... C'est ainsi qu'un nombre important d'étudiants va faire connaissance avec une doctrine philosophique qui fera longtemps parler d'elle : Le Nihilisme.
Le terme « nihilisme » fut popularisé par l'écrivain russe Ivan Tourgueniev en 1862 dans son roman *Pères et Fils* pour décrire au travers de son héros, Bazarov, les vues de l'intelligentsia radicale russe émergente. Le livre connut beaucoup de succès et le héros Bazarov encore plus. Le Nihilisme désigna alors progressivement un mouvement politique de critique sociale apparu au milieu du XIXème siècle en Russie. Il évolua ensuite vers une doctrine politique n'admettant aucune contrainte de la société sur l'individu, et refusant tout absolu religieux, métaphysique, moral ou politique. Par extension, le Nihilisme fut le nom donné aux mouvements radicaux, «révolutionnaires» anti-tsaristes qui prônèrent le terrorisme politique. En 1881, le groupe «Narodnaïa Volia» réussit à assassiner l'empereur Alexandre II, qui cherchait pourtant à rendre son régime moins autocratique. Le pouvoir suprême passa alors à son fils, qui avait des idées moins «libérales». La répression qui suivit l'assassinat du tsar fut fatale au mouvement nihiliste russe, mais pas à ses idées.

« *Le nihiliste est l'homme qui juge que le monde tel qu'il est ne devrait pas être, et que le monde tel qu'il devrait être n'existe pas. Alors, l'existence (agir, souffrir, vouloir...) n'a aucun sens.*»
Citation de Nietzche qu'on pourrait aisément appliquer à Platonov.
Dans la pièce de Tchekhov, Sofia Iegorovna et Platonov - même si nous ignorons leur passé d'étudiants - semblent avoir été familiers avec les doctrines révolutionnaires de l'époque. Promis peut-être à un avenir de terroristes révolutionnaires? Quand Sofia se met à rêver avec lui: « Nous aurons les mains calleuses, nous cuirons notre propre pain»... Cela semble faire référence à leurs idéaux de jeunesse, plus précisément à cette jeune intelligentsia russe qui rêvait d'actions d'envergure: « C'était la période de propagande. Les révolutionnaires, tous fils de la bourgeoisie, des classes privilégiées, se répandirent dans tout le pays, cherchant à se mêler au peuple des villes et des campagnes, à vivre de sa propre vie propre, afin de connaître ses besoins et de lui inculquer la croyance en la révolution. Ils se faisaient artisans, cultivateurs, aubergistes. Les femmes étaient médecins, sages-femmes, maîtresses d'école. 2000 ou 3000 propagandistes choisissaient une région, s'y jetaient d'un seul coup et répandaient à profusion leurs idées.»
Mais Sofia et surtout Platonov sont bien loin, au moment où ils se retrouvent dans la pièce, de leurs idéaux de jeunesse. Même si Sofia essaie un temps de réveiller la flamme politique de Platonov, celui-ci semble déterminé à ne plus rien faire, à ne plus croire en rien...
En dehors de Sofia Iegorovna et Platonov, seuls personnages qui semblent avoir eu une opinion politique et morale sur le monde, les autres se répartissent en deux catégories : d'un côté, l'aristocratie, en plein déclin économique, incarnée par la veuve du Général Anna Petrovna, et par extension son beau-fils Voïnitsev. Et de l'autre, des propriétaires fonciers, Bougrov et Glagoliev, d'origine modeste, qui profitent des réformes économiques pour lorgner et acquérir les biens des aristocrates déchus. Au moment où la pièce commence, Anna Petrovna est endettée jusqu'au cou. Elle le sait, mais fait encore comme si, le temps d'un été ; elle est dans le déni absolu... À l'instar des *Buddenbrook* où Thomas Mann décrit le déclin d'une famille bourgeoise sur trois générations; ou comme ces personnages proustiens qui subissent un déclassement social à cause d'un mauvais mot ou d'une action en bourse qui s'effondre, la vie telle qu'elle était, se termine, meurt... Et comme souvent, chez Tchekhov, la maison sera le théâtre de différentes morts, d'abord de celle réelle de Platonov, celui en qui on voyait l'homme providentiel... (La fameuse figure de l'homme providentiel, chère à l'humanité, celui par qui la vie meilleure adviendra) et l'autre mort, plus symbolique mais concrète, d'une époque, d'un monde, celui de l'aristocratie – qui ouvre sur celui incertain de la révolution…

Terrains de jeu

Il est toujours nécessaire de connaître le contexte historique dans lequel une pièce a été écrite. Mais avec Platonov encore plus. Car à la lecture, on peut être traversé par une sensation de trop-plein. Ici, dans cette pièce, à la différence d'*Oncle Vania*, plus concis et en creux, Tchekhov fait tout dire à ses personnages. Ce qui implique une manière particulière d'envisager le jeu. Mais ce sont surtout les enjeux cachés de la pièce, je pense, qui peuvent échapper si on ne connaît pas le contexte: la vacuité apparente, ou le côté mélodramatique de la pièce, qui peuvent décontenancer à la lecture, sont en réalité, au travers du prisme métaphysique et politique évoqué plus haut, l'expression la plus folle, la plus vorace, la plus romantique, la plus incertaine, la plus cruelle et la plus drôle de ce qu'est la vie ! La vie, rien que ça !

Tchekhov détestait les idées et la politique au théâtre. Néanmoins, l'absence de prise de positions politiques de ces personnages (en dehors de Platonov tant qu'il ne s'est pas encore perdu dans des histoires d'amour impossible) sont de fait une expression de défiance ou d'un désengagement vis à vis de la politique et du monde des idées en général. Face à l'absurdité d'un monde sur lequel ils pensent ne plus avoir d'emprise, les personnages dans Platonov choisissent l'amour ou l'argent pour continuer, malgré tout, de donner un sens à leurs existences. Dans cet ordre des choses, Platonov serait considéré comme «l'homme de trop» celui doté d'un savoir, d'une culture, qui n'ont aucun effet réel, puisque éloigné du pouvoir, et qui se transforment en discussions passionnées mais vaines, en introspection stérile et autodestructrice. Mais seulement voilà, il y a l'amour. La passion.

Difficile à ce stade des répétitions de dire qu'elle sera la nature du jeu proposé. Ce que je peux dire c'est qu'étant donné la familiarité des personnages et la familiarité de la troupe, l'engagement sera immédiat et total. A priori, il n'y aura pas de rounds ou d'actes d'observation. On entrera dans l'histoire et dans la langue de manière franche, directe et abrupte. Cette première pièce de Tchekhov, écrite à 18 ans, rappelle les grandes pièces mélodramatiques d'un Hugo et les pièces frénétiquement drôles et cruelles d'un Feydeau, que Tchekhov affectionnait particulièrement. Je dis en plaisantant que *Platonov* serait l'enfant de Feydeau et de Dostoïevski. Je dis aussi que *Platonov* serait un projet imaginé par Visconti et réalisé par Pialat. On croise plusieurs registres dans cette pièce : le comique, le romantique, le dramatique, le tragique... Bref, c'est une pièce inclassable dans son genre et c'est ça aussi qui est excitant. À l'instar *de Merlin et la terre dévastée*, nous aimons à relever des défis d'interprétations, et nous attaquer à des pièces dont la forme échappe au savoir-faire.

« *Honnêtement, je n'aurais pas de plaisir à reconstituer chaque fois le décor décrit. Il me semble que les relations tellement fortes entre les personnages disent d'elles-mêmes l'essentiel* »
Antoine Vitez

Un espace abstrait. Sablonneux. Comme les plages dans *Mort à Venise* de Thomas Mann ou les plages chez Proust avec les cages en osier...Un espace ouvert que tout le monde habite comme un grand bac à sable, un terrain de jeu. Car le jeu peut se déployer partout et à tout moment. Pas de grandes scènes d'émotion à l'avant-scène avec à l'arrière des acteurs en carafe. Un lieu multiple qui laisse le champ aux événements inattendus - la pièce est en effet une succession de surprises, de quiproquos et d'arrivées intempestives. Jouer avec les possibilités de jeu qu'offre l'espace.

Il faut que l'espace raconte quelque chose de la prise de parole.
Il faut que l'espace soit un enjeu pour l'acteur : Comment je prends la scène, qu'est-ce qui est en jeu dans cet espace-là?
Que représente l'espace ? : Un espace à prendre. Il ne représente pas une réalité autre que le concret du spectacle : c'est un plateau de théâtre où les acteurs prennent la parole. C'est comme quand on est en répétition, la vie est partout, la limite entre l'interprétation du texte et la vie de la troupe se confond.

OU ALORS, si l'on choisit une logique de représentation plus cinématographique et/ou réaliste, quelle réalité- sociale, culturelle, esthétique - représenter? Le camping a été évoqué. Platonov, roi du camping ? Cette éventualité semble plus faible en matière de jeu et de registres possibles, et aussi moins fidèle au texte qui est – parce que Tchekhov l'a écrit, puis repris, puis abandonné, puis réécrit- un mélange incroyable de burlesque, de tragique, de pathétique, d'ironie (cf. les notes de Françoise Morvan dans l'édition Actes Sud sur la fin de l'acte 4 et les six interprétations possibles données par les registres différents). La pièce joue trop du mélange, du contraste et même de l'incohérence pour qu'on puisse la cristalliser dans un décor « réaliste ». Le choix d'un espace plus ouvert, comme un terrain de jeu, est aussi plus fidèle au Collectif à la façon dont il questionne « l'acteur ». Le texte permet vraiment de jouer avec différents degrés de théâtralité, ce serait dommage de ne pas en profiter. Embrasser les choses dans leur complexité.

L'espace doit-il être cohérent ? On peut par exemple mélanger des éléments qui appartiennent à des réalités différentes (Une piscine en plastique près d'un portrait type 19ème siècle). La juxtaposition d'éléments opposés (esthétique, social, matières etc) dans un même lieu pourrait faire éprouver l'absurdité, et surtout le fait que sur scène tout n'est que matière à jouer. Un lieu où différents univers se mélangent, un lieu de projection pour le spectateur. Décor entre réel et imagination.

Rodolphe Dana, janvier 2014

Platonov © Jean-Louis Fernandez

La presse

Tchekhov au chevet d'une société exsangue

LE MONDE | 14.01.2015 | Par Fabienne Darge

Bien sûr, ce fut étrange. Etrange de se rendre au Théâtre de la Colline, à Paris, pour la première de ce *Platonov*, jeudi 8 janvier, au lendemain du carnage à *Charlie Hebdo*. Comment, pourquoi aller au théâtre, après ce qui s'était passé ? Trois heures trente plus tard, on avait la réponse. C'était Tchekhov, cet homme qui nous parle de notre humanité comme aucun autre – d'une humanité en plein désarroi moral, politique, intime, intellectuel et religieux.

Et c'était, tel que la compagnie des Possédés et son chef de troupe, Rodolphe Dana, avaient choisi de l'incarner, un Tchekhov formidablement vivant, semblant nous parler directement de nous aujourd'hui – de notre peine, de notre impuissance, de tout ce que nous avions raté et des ressources à trouver pour enfin reconstruire quelque chose sur le marasme.

Dès les premières minutes, elle nous a semblé proche comme jamais, cette pièce que Tchekhov a écrite alors qu'il avait à peine 18 ans, en 1878, et qui est comme un vaste chantier de toute son œuvre à venir. Dès qu'Emmanuelle Devos, merveilleuse d'emblée et qui le sera de bout en bout, s'est assise, après la minute de silence observée par toute la salle, passant de la gravité au rire et du rire aux larmes – semblant nous dire : oui, nous pleurons, mais *« il faut vivre »*, phrase-clé dans le théâtre de Tchekhov, et, oui, nous aurons du mal, nous pleurerons encore, mais nous vivrons, malgré tout.

Ce « Platon miniature »

Voilà ce qu'ils nous ont dit, ces personnages qui tous contemplent leur échec, dans l'été d'une campagne, au miroir de celui de Platonov, ce « Platon miniature » qui semblait le plus doué, le plus conscient, le plus humain de tous, mais qui, lui aussi, a sombré dans la médiocrité. Il aime plusieurs femmes à la fois, elles sont toutes folles de lui, qu'il s'agisse de sa femme, Sacha, de son amour de jeunesse, Sofia, de l'étudiante Maria ou de la générale Anna Petrovna. Il les aime, il les blesse, et il regarde sa propre cruauté avec dégoût.

C'est fou ce qu'elle résonne avec notre France actuelle, cette Russie de la fin du XIXe siècle qui bascule d'un monde à l'autre, du moins dans cette mise en scène qui n'est pas sans défauts – la troupe tire un peu fort par moments du côté de la farce et de la dérision –, mais qui prend à bras-le-corps les vrais enjeux de la pièce. Ce que l'on voit, ici, ce qu'avait vu Tchekhov, déjà, c'est le rôle de plus en plus important de l'argent, qui devient le nouveau dieu, la révolution qui s'ouvre dans les relations entre les hommes et les femmes, et plus profondément la manière dont la liberté et le confort peuvent générer une forme de médiocrité, d'engourdissement : *« On s'enfonce dans un abrutissement graisseux »*, dit Platonov au début de la pièce.

Une pièce incarnée au présent

Il y a dans ce *Platonov* une sorte de rage, d'envie de jouer, d'incarner la pièce au présent, qui emportent le morceau. Tout repose ici sur les acteurs, qui pour la plupart donnent une vraie couleur à leur personnage. A commencer par Emmanuelle Devos, qui enfin revient dans le « grand » théâtre, et qui joue la générale, Anna Petrovna, comme on ne l'avait jamais vue. En virtuose des ruptures de ton, elle en fait une diablesse irrésistible et complexe, d'une liberté totale, grave et futile tout ensemble.

Le Platonov très dostoïevskien qu'incarne Rodolphe Dana à la tête de ses Possédés est tout aussi fort et intéressant. C'est un ours un peu minable, qui a écrabouillé ses idéaux et *« fouille dans le cœur des gens avec* [ses] *grosses pattes froides »*. David Clavel (Triletski), Nadir Legrand (Voïnitsev), Christophe Paou (Ossip et Bougrov), Emilie Lafarge (Maria), Marie-Hélène Roig (Sacha)… ont tous également une présence singulière.

« Que faire ? », demande un des personnages quand tout est fini, quand toute cette impuissance s'est soldée par la mort. *« Enterrer les morts et réparer les vivants »*, répond le docteur Tchekhov, qui n'a pas son pareil pour ausculter les symptômes d'une société exsangue. On ne le fréquente jamais assez, cet homme-là.

Platonov, d'Anton Tchekhov (traduit du russe par André Markowicz et Françoise Morvan, éd. Les Solitaires intempestifs). Création collective dirigée par Rodolphe Dana. Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Brun, Paris-20e. Tél. : 01-44 -62-52-52. Mardi à 19 h 30, du mercredi au samedi à 20 heures, dimanche à 15 heures, jusqu'au 11 février. De 14 € à 29 €. Durée : 3 h 30. Puis tournée jusqu'en avril, à Colombes, Gap, Marseille, Toulouse, Lille, Tours…

Fabienne Darge
Journaliste au Monde

Emmanuelle Devos, héroïne tchékhovienne

Par Armelle Heliot, le 14/01/2015

Elle incarne la belle veuve Anna Petrovna dans *Platonov*, création collective des Possédés, sous la direction de Rodolphe Dana qui joue le rôle-titre de cette première œuvre impressionnante.

(…) cette éclatante présence, ce charme, cette grâce, cette intelligence profonde des personnages et des œuvres qui font d'elle une très belle comédienne, au cinéma comme au théâtre. Emmanuelle Devos est également une audacieuse, une âme ardente. Elle a triomphé la saison dernière dans une délicieuse comédie, *La Porte à côté*, de Fabrice Roger-Lacan avec l'irrésistible Édouard Baer, mise en scène par Bernard Murat. Depuis, des films sont sortis et elle a pas mal tourné. Mais qu'a-t-elle choisi? De plonger, elle qui est une star et qui n'a plus rien à prouver, au cœur d'un collectif, un groupe, une troupe dans laquelle tout se partage. Les manières, les idées, le travail. Un collectif depuis longtemps constitué, Les Possédés, qui, sous la direction de Rodolphe Dana, a proposé, depuis de nombreuses saisons, des spectacles convaincants, très convaincants, moins convaincants.

Dans *Platonov*, première pièce d'un jeune Tchekhov de 18 ans - il l'a parfois reprise -, Rodolphe Dana joue le rôle-titre. Un homme qui n'a pas tenu les promesses que les autres projetaient en lui. Un instituteur instable et grinçant, lâche et assez égoïste, aimant le scandale. Il fait pourtant tourner les têtes.

Tout Tchekhov est en place dans cette pièce admirable qui bénéficie de la traduction de Françoise Morvan et André Markowicz. Dans la propriété campagnarde de la veuve criblée de dettes, chez qui tout ce petit monde qui s'ennuie, persifle, souffre, s'enflamme, on croise des êtres que l'on retrouvera plus tard chez Tchekhov: propriétaires fonciers, banquiers, pique-assiette, hommes du peuple qui, peut-être, deviendront les nouveaux puissants… Jeunes femmes vulnérables, trop sentimentales ou idéalistes. Douceur des jours et cruauté des pensées et des actes…On est ému mais l'on rit beaucoup aussi. On rit même énormément!

Tout en loyauté

Créé à Nîmes et vu aux Célestins de Lyon, le spectacle n'est pas sans baisses de tension. C'est que la règle du collectif impose des distributions qui ne sont pas toujours idéales. Mais tel quel, et selon les principes des Possédés, ce *Platonov* donne une soirée convaincante, déployée selon un rythme excellent. Ces principes? Un plateau occupé surtout par des sièges disparates, des éléments scénographiques légers, des comédiens à vue, en scène tout le temps. Ils sont une douzaine, engagés avec loyauté dans la défense de leurs personnages, dans des costumes inassignables.

Rodolphe Dana, qui est un interprète un peu plus mûr que le Platonov imaginé par Anton Tchekhov, dessine très bien la neurasthénie agressive de l'instituteur. Dans la partition d'Anna Petrovna, Emmanuelle Devos impose une palette toute en subtiles nuances. Elle a ce don très particulier qui est d'offrir immédiatement intensité et densité aux femmes qu'elle incarne. À peine surgit-elle que l'on croit à cette Anna séduisante. Mais plus la pièce avance, plus elle en complexifie le caractère et lui donne ce supplément de mystère et d'émotivité qui fait les grandes héroïnes tchékhoviennes. À la fin, après les rires, tout le monde pleure!

philosophie magazine

Les Possédés s'emparent de "Platonov": que reste-t-il du monde désenchanté?

Le 20/01/2015 par Cédric Enjalbert

Le collectif Les Possédés met en scène "Platonov", avec Emmanuelle Devos, au Théâtre de La Colline, jusqu'au 11 février 2015, avant de partir en tournée en France. Avec Tchekhov, ils brossent un univers désenchanté, duquel Dieu et les idéaux se sont retirés, nous laissant seuls face à nous-mêmes.

Imaginez un large salon qui tiendrait à la fois de la maison de campagne et de la remise pour décor de théâtre, où se réunirait une assemblée d'amis de vingt ans, des faux joyeux, des banquiers bluffeurs, des propriétaires fonciers sans allure, de drôles de dames au charme désabusé, des nouveaux riches: tous désespérés, désemparés, mais joueurs et beaux parleurs. Ou ils craignent l'avenir, ou ils regrettent le passé. Aucun ne vit avec les yeux en face des trous, et personne ne regarde l'époque bien droit.
Reçus chez Anna Petrovna (Emmanuelle Devos), une veuve endettée, ils devisent en attendant… En attendant quoi exactement ? Qui, plutôt, car le clou de la soirée, c'est Platonov, leur « petit Platon » en russe, l'enfant prodigue revenu parmi les siens. Ce vieux jeune homme instituteur (Rodolphe Dana) vit dans un ciel des idées qui s'est éteint. Dans cette Russie de fin de siècle, les idéaux sont à plat : Dieu est mort depuis un moment, Dostoïevski et Nietzsche ont signé son acte de décès, et toute autorité avec lui.

Désenchantement

Platonov feint pourtant de s'accrocher à ses idées d'idéaliste dépassé. Il n'est pas dupe de ses élans grandioses et de ses grands discours, pourtant. Platonov séduit malgré tout. Il ment. Il trompe. Il crée des histoires qui sont autant d'épouvantails dans un théâtre d'ombre personnel. Il philosophe alors qu'il n'est plus temps.
Ce sentiment de désenchantement, de duperie et de séduction partagées, le collectif Les Possédés en font un monument de théâtre. Dans un décor fragile, posé sur une toile peinte qui fera office tantôt de sol tantôt de paroi, de papier peint et d'horizon d'illusion, la douzaine de comédiens virevoltent, emportés par la parlotte dans un cosmos foutraque, divaguent de siège en tabouret, de tabouret en chaise longue, de chaise longue en causeuse.
D'abord lent, le rythme des échanges se précipite jusqu'à créer, à partir de rien, strictement rien, une situation purement dramatique. Dès que l'ennui point, Les Possédés s'escriment et la situation se tend. Théâtraliser le néant de la vie avec art, « *brouiller les eaux pour les faire paraître profondes »,* selon la formule de Nietzsche, Tchekhov en a fait une profession de foi. Les bien-nommés Possédés rendent grâce à ce sursaut dramatique et nihiliste, avec beaucoup d'humour et d'esprit.
En figure exemplaire de ce chaos moral dont Dieu s'est retiré – et avec lui une conception du théâtre, comme le relève Jean Vilar, celle aristotélicienne de la représentation qui édifie, qui concentre, qui purge –, Emmanuelle Devos incarne remarquablement Anna Petrovna, la duchesse déchue, tombée de haut, ramenée ici-bas en même temps que Dieu, la morale et toutes les grandes idées. De l'aristocratie à ras du sol et à fleur de peau qui enchante.

Nostalgie

À quoi tient ce sentiment ravissant et si ténu avec lequel Les Possédés nous retiennent pourtant sans faillir toute une soirée ? À une certaine idée de la nostalgie joyeuse et triste, à cette « irréversibilité » à laquelle Vladimir Jankélévitch a consacré parmi les plus belles pages. Il écrit dans *L'Irréversible et la Nostalgie* (Flammarion, 1983) :
« L'irrémédiable, ce n'est pas que l'exilé ait quitté la terre natale : l'irrémédiable, c'est que l'exilé ait quitté cette terre natale il y a vingt ans. L'exilé voudrait retrouver non seulement le lieu natal, mais le jeune homme qu'il était lui-même autrefois quand il l'habitait. […] L'exilé courait à la recherche de lui-même, à la poursuite de sa propre image et de sa propre jeunesse, et il ne se retrouve pas. Et l'exilé courait aussi à la recherche de sa patrie, et maintenant qu'elle est retrouvée il ne la reconnaît. »
Chacun des membres du collectif Les Possédés donne tout son souffle à cette poursuite effrénée de sa « propre image », avec un retard inéluctable dans lequel chaque spectateur n'aura aucun mal à se retrouver.

Les Possédés

Depuis sa création en 2002, le Collectif Les Possédés, constitué de 9 comédiens, suit la voie d'un théâtre qui s'intéresse profondément à l'humain : ses travers, ses espoirs, ses échecs, ses réalisations, sa société…
Prospecter, creuser, interroger ce que nos familles, ce que nos vies font et défont, ce qui rend si complexe et si riche le tissu des relations humaines qui enveloppe nos existences.
Ainsi, pour les textes qu'il monte, le collectif creuse l'écriture : c'est d'abord l'approche par une vue d'ensemble qui s'affine en fonction de la richesse des regards de chaque acteur, du degré d'intimité créé avec la matière en question et de la singularité des perceptions de chacun. Une aventure intérieure collective vers les enjeux cachés d'un texte, ses secrets et ses mystères. Approcher l'auteur et son œuvre pour, alors, s'en détacher, se délivrer de sa force et de son emprise afin de faire apparaître sa propre lecture, son propre théâtre.
Les membres du collectif se connaissent depuis longtemps, presque tous issus du Cours Florent, et la relation étroite qui les unit sert un jeu qui laisse la part belle à leurs propres personnalités. C'est certainement leur marque de fabrique : un théâtre qui privilégie l'humain et la fragilité qui le constitue. C'est donc assez naturellement que des auteurs comme Jean-Luc Lagarce ou Anton Tchekhov, grands explorateurs de la condition humaine de leurs époques respectives, ont pris place dans le répertoire du collectif.
Les membres permanents du collectif sont : Laurent Bellambe, Julien Chavrial, David Clavel, Rodolphe Dana, Katja Hunsinger, Emilie Lafarge, Nadir Legrand, Christophe Paou et Marie-Hélène Roig.

Les créations

LA MALADIE DE LA MORT de Marguerite Duras
Installation-performance.
Création 2002 pour Les Nuits Curieuses à La Ferme du Buisson, Scène nationale de Marne-la-Vallée.
ONCLE VANIA d'Anton Tchekhov
Création 2004 à La Ferme du Buisson.
LES 24 HEURES DU COURT
Vidéo-performance, création pour le Festival Temps d'Images 2004 (co-réalisation ARTE - La Ferme du Buisson).
LE PAYS LOINTAIN de Jean-Luc Lagarce
Création 2006 à La Ferme du Buisson.
DERNIERS REMORDS AVANT L'OUBLI de Jean-Luc Lagarce
Labo sous forme de lecture-jeu, à La Ferme du Buisson dans le cadre de Labomatic Théâtres avec la Rose des Vents, Scène nationale Lille Métropole, en 2005.
Création 2007 au Théâtre Garonne à Toulouse (résidence de création à La Ferme du Buisson).
LOIN D'EUX de Laurent Mauvignier
Création 2009 au Théâtre Garonne à Toulouse.
MERLIN OU LA TERRE DÉVASTÉE de Tankred Dorst
Création 2009 à la Ferme du Buisson.
PLANÈTE d'Evguéni Grichkovets
Création 2010 à la Ferme du Buisson.
BULLET PARK de John Cheever
Création 2011 au Théâtre de Vidy-Lausanne
TOUT MON AMOUR de Laurent Mauvignier
Création le 23 octobre 2012 au Théâtre Garonne à Toulouse
VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT de Louis-Ferdinand Céline
Création le 13 mars 2014 à la Scène Nationale d'Aubusson - Théâtre Jean Lurçat.